

## Ada et moi (extrait)

Violaine Forest

---

Number 88, 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72056ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Société littéraire de Laval

**ISSN**

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Forest, V. (2014). Ada et moi (extrait). *Brèves littéraires*, (88), 48–49.

## VIOLAINE FOREST

ADA ET MOI

*extrait*

Les jours de fièvre après la mer, le corps élimé par la chaleur jusqu'aux plis de l'ambre, des moutons de laine, amoncelés au sol, enroulés aux chevilles, la peau s'étiole dans une constellation éteinte, l'étoile de cuivre n'a brillé qu'un instant, avant d'exploser lointaine dans ta tête liée aux autres débris que tu conserves sans le vouloir dans ton ciel de lit.

Tuméfiée, la peau, jaune par endroits, les constellations du dragon autour des poignets comme un chapelet de misère surtout. La peau déchirée aux chevilles, aux genoux, attachée, voile noire hurlante dans la nuit, en trombe, les cris. La perte de tout ce qui est concevable s'accepte. Les cris, la porte forcée, ils sont entrés à plusieurs, l'homme bélier, le premier, de force, ont encerclé chaque extrémité, avec du fer déchirant. Les pieds sont nus attachés, ils n'en peuvent plus de se déprendre.

Trajet vertical dans l'abîme, la sirène éclate, en tombeau sur les voies rapides. Le cri est la seule liberté tant sont entravés les gestes, le corps. Le bassin plaqué. Vous le dites, vous leur dites pourquoi. Vous voudriez. Crier demeure le geste ultime de liberté.

« Je suis Ada soulagée d'enfin toucher la réalité. » « Je ne peux lui échapper. » Pieds et poings liés à la machine infernale, tombeau ouvert sur le périphérique, le cri strident. Tu ne comprends pas. Ce qui trahit le visible. Ainsi la vie.

Tu te caches parce que quand tu sors il y a trop de gens qui te cherchent, tu profites du silence, tu préfères, à travers les branches, les bruits du jardin. Les yeux, c'est toi qui rejoins l'univers. Tu n'es que cet élément du décor qui fait place au vide. Quand tu veux la paix, tu fermes une autre porte, on dirait que tu respirez mieux à la tombée du jour, tu essaies de comprendre ce qui, subversif, t'attache à l'autre vie. Il te faudra mille ans pour

comprendre où va tout ce mal que tu abandonnes, dans quel paysage tu peux exister pour trainer tes cendres.

Tenaces les marteaux qui abiment les sons. Les bêtes attentives guettent chaque repli pour s'entredévorer au cœur du silence, les faux-trembles ne peuvent rien au désordre des lieux.

Parfois, on aurait presque envie d'égorger les oiseaux pour soulager le ciel, voler une seconde où on respire mieux. « Nous sommes plusieurs pour qui veut mourir complètement. » Mes voisins sont des bêtes, ils me laissent à ma proie, ce qui reste de soleil, à la tombée du jour, j'attrape le bonheur entre deux battements du monde, mon souffle présent aux gestes que tu accomplis dans le détail du quotidien, ce temps suspendu entre plein au logis, les bras chargés de victuailles, je prépare le festin.

Si je regardais mieux, je verrais les trous noirs, je serais déjà là. J'ai toujours peur d'avoir sauté une page. La robe à terre quand tu souris. Je ramasse les siècles. Nous passerons l'hiver.

On m'a dit que l'horreur, ce n'était pas ça. Le ciel arraché, les arbres qui plient, les murs rouges. Tu bascules, le vent partout, la terre gelée, le puits sec. La fille plus forte que le cheval. Reine entière, au bord des larmes, un goût de sacrifice dans la bouche.

Jean-Luc Proulx  
LE FLEUVE D'OR  
*Livre d'artiste*

Éditions Temps Sacré – proulxjeanluc@yahoo.ca